

« Vieux français d'origine et d'essence morale... »

par Olivier Henri Bonnerot

Extraits

Le 3 avril dernier, Olivier Henri Bonnerot a prononcé une conférence à la Médiathèque Jean-Jaurès de Nevers. Nous remercions M. Montarnal commissaire de l'exposition " Autour de Jean Christophe " et Mme Dupont, conservatrice de la Médiathèque, pour l'organisation de cette soirée et leur chaleureux accueil.

Voici quelques extraits de la conférence du professeur Bonnerot. Le texte intégral sera proposé, ultérieurement, dans les Etudes rollandiennes.

« Vieux Français d'origine et d'essence morale, j'ai toute ma vie aspiré passionnément à la compréhension... »*

Il s'agit ici d'une « microlecture » du Moi rollandien. Un moi issu d'abord d'origines établies, façonné ensuite au long d'un périple européen entamé dès l'enfance, enrichi ensuite d'un penchant profond pour la connaissance de l'Autre vers lequel son âme vagabonde se sent attirée sans jamais pour autant oublier ses racines (voir Chateaubriand, Victor Hugo).

Proposons à cette lecture quelques extraits des textes les plus connus et un peu moins connus de Rolland qui insisteront sur la fidélité de ce « Morvandiau frêle et têtue », ont dit ses adversaires, à son terroir, « à son petit Liré » qu'est devenue sa Bourgogne nivernaise au terme de son parcours et qui n'a jamais cessé d'être son Moi intime. Affirmation qui se diffuse aussi peut-être dans l'espace entier de l'œuvre, avant de s'y fixer, et de s'y signifier dans ce que « Je » - celui de l'auteur - nommerait en italiques bien sûr, son « dernier mot. »

Ce rappel de la nostalgie de Du Bellay évoquant à Rome son « Loire Gaulois », son « petit Liré » baignant dans « la douceur angevine » nous invite à penser que l'éloignement prolongé de son terroir a exercé sur l'œuvre de Rolland une influence profonde.

Peut-on parler d'exil ? A n'en pas douter si l'on considère que dès les premiers mois de 1919, Rolland qui venait, au mois de novembre 1918, de lancer en vain un appel au président des Etats-Unis Thomas Woodrow Wilson, comprend d'une part qu'il n'a rien à attendre d'aucun homme politique allié, d'autre part qu'en France, pour tous ceux qui ont participé à l'Union sacrée, il est un exclu. Ajoutons à cela la célèbre Déclaration d'indépendance de l'esprit, rédigée en mars 1919, dans laquelle il conjure les intellectuels du monde entier de se libérer de tout préjugé de nation

et de classe, son brusque départ de Suisse, au début de mai 1919, pour assister aux derniers moments de sa mère, frappée d'hémiplégie. Il retrouvait, après cinq ans, une France hostile et soupçonneuse. Le deuil qui l'atteignait accentuait sa solitude, lui ouvrait les perspectives de la vieillesse : il ne désarmait pas les inimitiés ni les haines. C'est alors qu'il met à exécution le projet conçu dès son arrivée à Paris. Il retourne en Suisse et, le 30 avril 1922, s'installe à Villeneuve, villa Olga, où il passera la plus grande partie de l'entre-deux-guerres.

Il est sûr, après ces brefs rappels biographiques, que l'on peut parler d'exil. Exil qui favorise l'approfondissement de la pensée, exil qui n'entrave pas – bien au contraire – l'élaboration d'une œuvre immense. Il la poursuit, à Vézelay, en composant son dernier drame de la Révolution, Robespierre, et commence à écrire ses Mémoires. Il en achèvera le 26 juin 1940 la première partie, qui sera publiée seulement en 1956 et qui mène le lecteur jusqu'en 1900 (il poursuivra ensuite sa rédaction – inédite – jusqu'aux événements de l'année 1907)¹. C'est « une œuvre de sérénité et de poésie... »² qui, au delà du salut adressé à Du Bellay, lui aussi « exilé » à Rome, évoque deux figures nostalgiques et fières, la première celle de Chateaubriand, la seconde celle de Victor Hugo. Ainsi, cette ouverture :

« Voici un an, je suis venu planter ma tente dans le pays de mon enfance... »

Ces cohérences et ces étirements entre hier et aujourd'hui, sont des répons harmonieux à combien de pages mémorables des Mémoires d'Outre-Tombe qu'il découvre précisément dans le même temps. Telle que celle-ci :

« Vous avez vu ma jeunesse quitter le rivage ; elle n'avait pas la beauté du pupille de Périclès, élevé sur les genoux d'Aspasie ; mais elle en avait les heures matineuses : et des désirs et des songes, Dieu sait ! Je vous les ai peints, ces songes : aujourd'hui, retournant à la terre après maint exil, je n'ai plus à vous raconter que des vérités tristes comme mon âge. Si parfois, je fais encore attendre les accords de

* Le Voyage intérieur p.330-331 - Ed. Albin Michel

¹ Voir J. Robichez, op. cit., p.100 ; B. Duchatelet, op. cit., p.385.

² J. Robichez, id., ibid.

la lyre, ce sont les dernières harmonies du poète qui cherche à se guérir de la blessure des flèches du temps ou à se consoler de la servitude des années. »³

L'écrivain entremêle le double souci du rythme et des images, ce que ne manquera de faire à son tour Rolland. Ainsi :

« Car mon sens de la musique, cette passion qui a rempli ma vie, ce n'est pas dans les musiciens, c'est dans la nature d'abord et par-dessus tout, que je les ai nourris. Cette musique des bois, des monts, des plaines, je l'inscrivais sur mes cahiers de jeunesse. Les impressions de l'ouïe entraient pour plus de la moitié dans ma jouissance extatique et vorace de la nature. Comme les Chinois, j'en étais arrivé à goûter les mille nuances de la musique du silence ; j'aurais voulu en chiffrer les degrés [...] »

Plus loin :

« [...] Tout est musique. Tout vibre, jusqu'à la pierre. L'univers entier est un son, immense, unique, d'où éclatent, comme une grenade mûre, des milliards d'harmoniques, tous composant une même harmonie océanique, une goutte sonore d'infini... que je voudrais la sentir s'écraser sur ma langue !... »

Ma langue l'a bue, dans ces étés d'adolescent, où je courais, jusqu'à l'épuisement, par les montagnes, le souffle coupé, les tempêtes serrées, le cœur battant, ou m'écroulant, les yeux fermés, ravalant mon souffle, sur une pente baignée de nuages qui passaient et de soleil.

J'en rapportais la flamme et la fraîcheur des cimes dans mes hivers passés en cage, à Paris. Et la musique des concerts ne m'était qu'un « Ersatz » fiévreux pour celles des monts.

Ce n'était pas qu'elle m'eût tenu, depuis l'enfance à Clamecy, une tendre place dans mon cœur. Elle m'a été la première amoureuse. Je l'ai conté, dans quelques pages publiées⁴ ; j'ai dit comment, au fond de la vieille maison nivernaise sur le canal, dans la province engourdie, quelques mélodies de Haydn, de Mozart et de Rossini avaient fait entrer chez l'enfant, qui ne s'en doutait, l'Allemagne et l'Italie. »⁵

La luxuriance de l'enchevêtrement des souvenirs, des images et du rythme crée une « polytonalité » qui cache cependant une angoisse : l'écrivain veut recréer la vie, achever en une sorte de roman garanti par les documents, les notes, une existence dispersée, faisceau de forces divergentes et conflictuelles, atteindre, saisir et représenter « une personnalité cohérente qui lui échappe sans cesse, résiste à ses élaborations formelles, contredit par mille détails son interprétation. »⁶ Redoutables difficultés de la rédaction des *Mémoires* que rencontre chaque écrivain et que Rolland retrouve pendant le premier hiver de la guerre, en janvier 1940, quand il lit « avec ravissement » l'ouvrage de Chateaubriand. Il en fait pour sa femme des lectures à haute voix. Il s'étonne d'avoir si longtemps méconnu ce chef-d'œuvre. Il lui semble qu'une amitié l'attendait entre ces pages :

« On ne connaît pas ses vrais amis... Il n'est pas de plus grand livre en France. Et – à l'encontre de sa réputation – il n'en est pas où une grande âme s'exprime avec un naturel plus parfait, une telle richesse d'art et de cœur. Le cœur de Chateaubriand, comme il a été méconnu ! Quelle injustice que de le représenter comme égoïste ! Qui, mieux que lui, a su

aimer, et trembler, souffrir pour ce qu'il aime, entretenir son souvenir éternellement ! Dans ce qu'il appelle « la nécessité de l'isolement », comment n'a-t-on pas su voir le frémissement d'un cœur aimant, qui tremble devant la mort inévitable des êtres les plus chers ? »⁷

Rolland n'est pas dans le même degré de fusion créatrice avec Hugo. Certes, il a partagé, comme la France, comme l'Europe et au-delà, les moments apothéotiques du grand homme : à Villeneuve, au bord du lac Léman, en 1883, lors des vacances d'été ; à Paris, au Trocadéro, lorsque Saint-Saëns dirigeait son *Hymne à Victor Hugo*, le 15 mai 1884 ; à Paris encore, l'année suivante, en participant à la célébration du quatre-vingt-troisième anniversaire du poète, puis aux funérailles nationales, le 31 mai 1885. Mais ce ne sont pas des événements qui vont le délivrer du « cachot de [s]on individu » et lui faire découvrir « l'immensité de [s]on être intérieur ». La lecture de Spinoza, une « illumination », et celle de *Hamlet* – dont le personnage, incarné successivement dans ces années par Sarah Bernhardt et Mounet-Sully était le héros favori de cette génération –, pièce d'une humanité si eschylienne »⁸, écrivait ironiquement les Goncourt, vont le bouleverser durablement.

Ce qui le rapproche intimement de Victor Hugo, c'est que dans la pensée de Rolland, le motif de l'exil, de « l'isolement » – disait-il à propos de Chateaubriand – est très étroitement lié à celui du génie – on reconnaît là le thème romantique du génie souffrant, du grand homme persécuté (cf Baudelaire, « L'Albatros »)

« Exilé sur le sol au milieu des huées,

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. »

– à tel point que Charles Baudouin – c'est un des passages les meilleurs de son livre – a pu suggérer, en hésitant d'ailleurs à formuler cette hypothèse, que l'exil avait été pour Hugo « une sorte de vocation, une manifestation de cette destinée intérieure que nous portons en nous du fait de nos complexes. »⁹

En effet, dès 1851, Hugo a délibérément choisi l'exil – « Je le déclare sans hésiter : je suis du parti des exilés et des proscrits... » A partir de 1914, Rolland n'a pas une attitude différente. Très nombreuses seraient, à ce sujet, les citations extraites en particulier de la correspondance où il apparaît désormais à l'Europe et au monde comme *l'écrivain qui résiste*¹⁰. Ainsi cette phrase :

« Il eut été plus sage évidemment de me taire, mais cela m'est impossible : on ne porte pas en vain dans sa peau Jean-Christophe. – J'imagine qu'à Paris il se sont dit : « Encore ! Il ne veut donc pas tenir sa langue ? » Et ils seront d'autant plus durs que je commence à devenir dangereux, trouvant de l'écho au dehors. »¹¹

Ou bien :

⁷ *Livres de France*, nov. 1952 ; cité par J. Robichez, op. cit., p.101.

⁸ Goncourt Edmond et Jules, *Journal* ; P., Fasquelle et Flammarion éditeurs, 1986, T. VIII, p.16.

⁹ Baudouin Charles, *Psychanalyse de Victor Hugo*, Ed. Mont-Blanc, Genève, 1943 ; p.114.

¹⁰ Voir Cahier 20 " Je commence à devenir dangereux " choix de Lettres de Romain Rolland à sa mère (1914-1916) Ed. Albin Michel, 1971. Lettre du 5 décembre 1914, p.28-29 :

" Toutes ces attaques sont sans pouvoir. J'ai maintenant un nom trop universel et de trop bons amis dans tous les pays pour que j'aie à m'inquiéter beaucoup d'un moment d'impopularité en France. Cette impopularité était nécessaire et elle me sera comptée plus tard comme un titre d'honneur, quant à notre Clamecy, il sera bien forcé de suivre l'opinion, et il sera trop fier plus tard que j'aie été fait de son bois. "

¹¹ Cahier 20 ; lettre du 18 décembre 1914, p.45.

³ Chateaubriand, M.O.T. ; P., Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1962. Troisième Partie, Livre 19, p.668.

⁴ Note de Romain Rolland : *Souvenir d'enfance*, publié par Claude Aveline, à tirage limité.

⁵ Romain Rolland, *Mémoires*, P., Albin Michel, 1956, pp.25-26.

⁶ Madelénat Daniel, *La Biographie*. P., P.U.F., 1984, p.169.

« Il est remarquable que mes paroles indépendantes (bien pâles cependant) ont fait de moi en Europe un des deux ou trois hommes vers qui vont les espoirs de tous ces opprimés. »¹²

Et pourtant :

« J'ai l'impression que ma force vient du dehors, comme mon succès (ou mon insuccès). Pour moi-même, je ne suis qu'un instrument. »¹³

Mais j'abrège ici cette suite (trop longue !) de citations pour préciser que ce thème du proscrit qui parle au nom des opprimés de la Terre est présent avec toutes ses harmoniques dans l'œuvre entière de Romain Rolland. Fort d'un Moi qui affirme sans relâche ses origines – je suis fait du « bois » de Clamecy – d'un Moi façonné par les peines et les joies – Paris, Rome, la Suisse – de la solitude, de l'amitié et de la haine – avant, avec, après Jean-Christophe – Je pourrais ajouter avant, avec, après la guerre, – d'un Moi enrichi sans cesse – « Je ne suis qu'un instrument »

¹² Ibid., lettre du 22 novembre 1914, p.22.

¹³ Ibid., lettre du 11 mars 1915, pp.116-117.

– par l'Autre, ce Proscrit n'est cependant pas sans complexités que l'exil va développer jusqu'au paroxysme.

Dès lors, il ne restera plus à l'écrivain qu'à méditer sur cette loi amère que monter, c'est s'immoler :

« Monter, c'est s'immoler. Toute cime est sévère. L'Olympe lentement se transforme en calvaire. »¹⁴

Ainsi, le Moi rollandien dans les splendeurs et les misères de l'exil s'est littéralement hypertrophié aux dimensions du monde pour s'abîmer dans la méditation ultime, celle de Vézelay. Après le monde, le « petit Liré ». Après Clamecy, la « colline sacrée de Vézelay »¹⁵ et le repos dans la terre silencieuse de Brèves.

« Vieux Français d'origine et d'essence morale... »

¹⁴ Hugo Victor, Les Contemplations, P. Garnier, 1957 ; «Dolor», VI,17, p.297.

¹⁵ Cahiers Romain Rolland, n°21 Herman Hesse et Romain Rolland, p.169.

Autour de Jean-Christophe...

Exposition à Nevers

La Médiathèque Jean-Jaurès à Nevers présentait du 1er au 30 avril 2004, une exposition consacrée au Centenaire de *Jean-Christophe*

De nombreux ouvrages appartenant au fonds de la Médiathèque ainsi que lettres, pièces manuscrites provenant pour quelques-unes de collections particulières, permettaient en suivant un parcours de six vitrines, la redécouverte de l'œuvre majeure de Romain Rolland.

Parmi des textes sur la réception de l'œuvre par Charles Péguy et Jean Bonnerot, on remarquait un ouvrage publié en Belgique " A l'enseigne du chat qui pêche " rappelant que les meilleures feuilles du roman furent publiées en avant première dans différentes revues dont la revue belge " *Le Peuple* ", le 1er mai 1903. L'intégralité de l'œuvre paraît en 17 volumes dans les *Cahiers de la Quinzaine* entre 1904 et 1912. Les volumes présentés appartiennent au fonds de la Médiathèque et proviennent d'un don de Robert Aimé, érudit nivernais.

Dans les diverses éditions présentées, se trouvait celle publiée en 5 volumes par Albin Michel en 1925-1927 et illustrée par Frans Masereel. Plusieurs éditions servant de support pour l'enseignement du français dans les classes primaires en France figuraient également. Une annotation manuscrite rappelait que l'ouvrage fut interdit dans les établissements scolaires en 1941.

De nombreux articles de presse étaient présentés, par exemple une enquête datant de 1912 de la revue nivernaise " Ombres et formes " sollicitant ses lecteurs sur l'accueil de *Jean-Christophe*...

Cinq lettres de Romain Rolland à Paul Dupin (1865-1949) évoquaient les diverses œuvres musicales inspirées de *Jean-Christophe*

L'adaptation de Jean-Christophe à la télévision, en 1978 par François Villiers (dialogues de Claude Mourthé et musique de Bruno Rigutto) était illustrée par plusieurs documents : disque du générique, article de Mathilde La Bardonnie dans le Monde du 26.02.1978....

L'ouvrage le plus récent écrit sur l'auteur de *Jean-Christophe*, " *Romain Rolland tel qu'en lui-même* " par Bernard Duchatelet - Albin Michel 2002 - figurait dans une dernière vitrine, ainsi que les *Cahiers de Brèves*....

Les auteurs de l'exposition n'ont bien sûr pas oublié de mentionner, qu'actuellement, *Jean-Christophe* est indisponible chez les libraires et que l'on doit se rabattre sur des éditions anciennes proposées par les libraires d'anciens.



Vitrine de l'exposition « Autour de Jean-Christophe » à la Médiathèque de Nevers